

1937 : un voyage argentin dans l'Espagne en guerre

Olivier COMPAGNON

*Maître de conférences en histoire, Université Paris 3-Sorbonne
Nouvelle (Institut des Hautes Études de l'Amérique latine) /
CREDAL-UMR 7169 / Institut Universitaire de France*

On sait l'impact international qu'eut la guerre civile espagnole dans la deuxième moitié des années 1930. Traditionnellement présentée par l'historiographie comme une répétition générale de la Seconde Guerre mondiale, elle fut surtout pensée par ses contemporains comme le premier affrontement militaire entre communisme et fascisme et apparut de la sorte comme un moment politique de première importance, voire comme un véritable enjeu de civilisation. En cela, la guerre d'Espagne se trouva au premier plan de l'actualité mondiale entre juillet 1936 et mars 1939, au point que Hugh Thomas a pu écrire, dans l'ouvrage de référence qu'il consacra à la question, que « par l'intensité des émotions qu'elle déchaîna, la guerre d'Espagne fut un événement dont le choc sur l'opinion publique dépassa celui de la Seconde Guerre mondiale »¹.

Dans ce cadre général, l'Amérique latine occupe une place particulière. Il semble en effet qu'on y ait vécu l'agonie de la République et la victoire du franquisme de manière plus passionnelle qu'ailleurs. Dès le 29 juillet 1936, un journal de Buenos Aires constatait que, « à la maison, dans la rue, au café, n'importe où deux personnes se réunissent, on n'entend parler de rien d'autre que des événements d'Espagne. Mais il y a dans ces conversations un ton inhabituel, inusité à d'autres moments cruciaux de l'histoire du monde et dans les commentaires de l'actualité »². De cette perception aiguë de la guerre civile témoignent de nombreux éléments, comme la place qu'elle occupa dans le discours politique et la presse – toutes tendances politiques confondues – ou les multiples mobilisations des opinions latino-américaines que le conflit entraîna (manifestations de soutien, associations d'entraide, collectes,

¹ Thomas, H., *La guerre d'Espagne*, Paris, Robert Laffont, 1961, p. 611.

² *El Mundo* (Buenos Aires), 29 juillet 1936.

etc.). Bien qu'elle n'ait guère été l'objet de travaux historiques³, la réception de ce conflit outre-Atlantique exacerba les frontières politiques préexistantes et fut décisive pour déterminer les engagements de deux ou trois générations. La guerre d'Espagne constitua l'un des principaux référents politiques de la période, à partir duquel s'affirmèrent les clivages idéologiques et, notamment, la tentation d'une militarisation préventive de sociétés hantées par le péril révolutionnaire.

Cette acuité particulière des événements espagnols s'explique par toute une série de facteurs, du nombre élevé d'immigrants péninsulaires de fraîche date présents en Amérique latine dans les années 1930⁴ à la propagande active que républicains et nationalistes y déployèrent⁵, en passant par les liens historiques unissant la péninsule Ibérique et ses colonies américaines de la fin du XV^e siècle au début du XIX^e siècle – et même jusqu'à la fin du XIX^e siècle en ce qui concerne Cuba et Porto Rico. Surtout, il faut insister sur le renouveau des valeurs de l'hispanité que l'on observe au sein des anciennes possessions espagnoles dans les années qui encadrent la Première Guerre mondiale, toile de fond essentielle pour comprendre les différentes lectures qui ont été faites de la guerre d'Espagne⁶. Ce renouveau fut particulièrement sensible en Argentine dès les années 1920, ainsi que l'ont montré certains travaux attestant le rapprochement des élites intellectuelles et politiques avec l'ancienne métropole coloniale que l'on avait jetée aux oubliettes au lendemain de l'indépendance⁷. Parmi les multiples éléments prouvant

³ À quelques exceptions près : cf. González, R. N. (dir.), *Cuba y la defensa de la República española (1936-1939)*, La Havane, Instituto para la Historia del Movimiento Comunista y de la Revolución Socialista de Cuba / Editora Política, 1981 ; Falcoff, M. et Pike, F. (eds.), *The Spanish Civil War. American Hemispheric Perspectives*, University of Nebraska Press, 1982. Sur l'Argentine en particulier, cf. Goldar, E., *Los argentinos y la guerra civil española*, Buenos Aires, Editorial Contrapunto, 1986 ; Quijada, M., *Aires de República, aires de cruzada : la guerra civil española en Argentina*, Barcelone, Sendai, 1991.

⁴ Voir Mörner, M., *Aventureros y proletarios. Los emigrantes en Hispanoamérica*, Madrid, Mapfre, 1992.

⁵ Sur ce point, cf. Delgado, L. et al., *L'Espagne, la France et l'Amérique latine. Politiques culturelles, propagandes et relations internationales*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 203-237.

⁶ Sur ce point, cf. Compagnon, O., « 1914-18 : The Death Throes of Civilization. The Elites of Latin America face the Great War », in Macleod, J., Purseigle, P. (eds.), *Uncovered fields. Perspectives in First World War Studies*, Leiden, Brill Academic Publishers, p. 279-295.

⁷ Cf. notamment Delgado, L., et González, M., « L'Hispanité : projection idéologique et réfraction argentine », in Lempérière, A. et al. (dir.), *L'Amérique latine et les modèles européens*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 477-504 ; Lafage, F., *L'Argentine des dictatures, 1930-1983. Pouvoir militaire et idéologie contre-révolutionnaire*, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 39-46 ; *La latinidad y su sentido en América latina*, México, UNAM, 1986.

l'important écho recueilli par la guerre civile espagnole outre-Atlantique figure le déplacement de Latino-américains vers le théâtre des opérations entre 1936 et 1939. Les mieux documentés de ces voyages militants – peut-être d'abord parce que ce furent souvent les plus tragiques – sont ceux qui se déroulèrent dans le cadre des Brigades Internationales. Selon les statistiques établies par Andreu Castells en 1974, 1 008 Latino-américains furent brigadistes – dont 94 Argentins qui ne représentent que la cinquième nationalité de l'Amérique latine derrière les Mexicains, les Paraguayens, les Vénézuéliens et les Cubains⁸. En revanche, les séjours en Espagne de Latino-américains soutenant le camp national ne sont presque jamais évoqués, alors même qu'ils en disent tout autant sur l'expérience particulière que représente le voyage, sur les conséquences de cette expérience et sur les recompositions politiques et intellectuelles induites par la guerre civile espagnole.

C'est en ce sens que le cas de Mgr Gustavo Franceschi, que l'on peut considérer comme l'une des principales personnalités du catholicisme argentin dans l'entre-deux-guerres, mérite l'attention. Né à Paris en 1881 d'un père corse et d'une mère d'origine hollandaise, il émigra avec sa famille en Argentine en 1886, entra au *Seminario Conciliar* de Buenos Aires en 1902 et fut ordonné prêtre en 1904. Il milita précocement dans les cercles du catholicisme social argentin et, à la charnière des deux siècles, retourna en France à plusieurs reprises afin de compléter sa formation. Il est donc tout à fait représentatif de ces élites latino-américaines d'avant la Première Guerre mondiale fréquemment qualifiées d'*afrancesadas*, comme le montre l'essai qu'il publia en 1917 dans lequel il analysait le regain spiritualiste et la dynamique de conversion au catholicisme que l'on observait dans le monde des lettres françaises depuis les années 1880⁹. Son ascension au sein du catholicisme argentin commença au lendemain de la Grande Guerre : il participa en 1919 au premier Congrès des catholiques sociaux d'Amérique latine, puis assuma par la suite de nombreuses responsabilités au sein des institutions les plus diverses de l'Église argentine. Il obtint la direction de la revue *Criterio* en juin 1932 sur la volonté expresse du nonce apostolique, Mgr Felipe Cortesi, et connut son heure de gloire lors du Congrès eucharistique international qui se tint à Buenos Aires en 1934. À la veille de la guerre d'Espagne, Mgr Franceschi était donc une figure respectée, rayonnant sur le catholicisme argentin et même au-

⁸ Castells, A., *Las brigadas internacionales*, Ariel, Barcelone, 1974, p. 377. Sur un total d'environ 40 000 brigadistes, la part de l'Amérique latine est donc assez faible : elle est notamment inférieure à celle des États-Unis qui en ont fourni environ 2 800 (Thomas H., *op. cit.*, p. 639).

⁹ *El espiritualismo en la literatura francesa*, Buenos Aires, Agencia General de Librería y Publicaciones, 1917.

delà, et apparaissait comme un archétype du national-catholicisme. Hanté par le spectre du communisme, dénonçant fréquemment le péril juif et l'immigration massive en provenance d'Europe qui compromettaient selon lui l'avenir de la nation, il incarnait un catholicisme intégral conçu comme le fondement de l'identité nationale¹⁰.

Ces éléments étant posés, le séjour qu'effectua Franceschi en Espagne entre début juin et mi-juillet 1937 permet de penser le voyage – ainsi que les différentes fonctions dont il est investi – dans la perspective de l'expérience de la guerre : bien qu'il n'ait pas franchi l'Atlantique afin de combattre, l'homme d'Église n'en arriva pas moins dans un pays à feu et à sang. Dans le contexte du renouveau de l'hispanité qui caractérise l'Amérique latine des années 1920 et 1930, cette étude de cas nous invite par ailleurs à reformuler le postulat du voyage comme expérience de l'étranger ou de l'altérité sous un angle particulier, dans la mesure où le voyage d'Argentine vers l'Espagne apparaît alors davantage comme la redécouverte d'une identité oubliée, comme la résurgence d'un même enfoui dont la guerre civile permet la résurgence.

Généalogie du voyage

Le voyage en Europe n'était pas rare dans l'Argentine de l'entre-deux-guerres, mais s'inscrivait au contraire dans une tradition ancienne qui s'était lentement modifiée au lendemain de la Première Guerre mondiale. Dès la première moitié du XIX^e siècle, en effet, il n'était pas de bonne éducation parmi les élites de Buenos Aires sans que celle-ci ne se conclût par quelque séjour d'agrément aux sources de la civilisation occidentale : Rome et Paris étaient les deux premières destinations de ces voyages rituels qui s'inscrivaient dans une double perception de l'Europe, à la fois berceau de la civilisation et lieu de la modernité sous toutes ses formes. Il était également fréquent que les fils de la bourgeoisie argentine étudiassent durant quelques années en Europe afin de se doter d'un diplôme estampillé par la Sorbonne leur assurant au retour un

¹⁰ Franceschi écrivait ainsi en 1934 : « Ce que je pense aujourd'hui, je le pensais hier et je crois que je le penserai demain. Je ne suis pas antisémite, je ne désire pas la violence contre qui que ce soit. Mais j'affirme l'impossibilité d'autoriser, sans limites, l'immigration juive, étant donné son caractère de 'colonie', de race obstinée à conserver son individualité ethnique – sans mettre en danger le caractère national, éminemment latin et chrétien » (*Criterio*, 11 janvier 1934, p. 1). Pour de plus amples renseignements biographiques, cf. « Monseñor Gustavo Franceschi », *Política y Espíritu* (Santiago du Chili), 13^e année, n° 187, 1^{er} octobre 1957, p. 15-17 ; Halperin Donghi, T., « Monseñor Gustavo Franceschi : la trayectoria de un intelectual público en la Argentina de entreguerras », *Jornadas Internacionales Las raíces ideológicas de la derechas en Europa e Iberoamerica*, Universidad de Buenos Aires (Instituto E. Ravignani) / Universidad Torcuato di Tella, Buenos Aires, août 2004.

destin brillant dans les arcanes du pouvoir ou de l'intellectualité¹¹. Si l'Espagne ne constituait pas une destination importante de ces voyages d'élite au XIX^e siècle, une rupture intervint avec la Première Guerre mondiale : Paris, Londres et Berlin virent leur prestige décliner dans la boue des tranchées et n'apparurent plus aussi naturellement qu'auparavant comme les lieux où se tramait l'avenir de l'humanité ; de nouvelles destinations s'affirmèrent, comme New York et Madrid que l'on redécouvrit en même temps que les valeurs de l'hispanité. À ces voyages d'élites s'étaient ajoutés, à partir de 1880 environ, ceux des migrants venus tenter une expérience argentine durant quelques temps, et désireux de rentrer dans leur pays d'origine pour convaincre une partie de leur famille de les rejoindre ou plus simplement pour maintenir un contact avec le lieu qui les a vus naître. Nombre de ces migrants étant alors originaires de la péninsule Ibérique, la traversée de l'Océan entre Buenos Aires et les ports de Galice, du Pays Basque ou d'Andalousie, n'avait donc rien d'insolite dans l'entre-deux-guerres¹². En ce sens, le voyage de Franceschi ne revêtait donc pas de caractère particulièrement exceptionnel ; mais dans le contexte de la guerre civile qui déchirait alors l'Espagne, il répondait à des motifs radicalement différents.

En effet, ce voyage avait d'abord une fonction matérielle. Alors que de nombreuses mobilisations en faveur du camp républicain avaient été recensées dans toute l'Argentine dès les premiers mois de la guerre, il s'agissait de démontrer qu'existait également un appui au Mouvement national. Dans une lettre pastorale du 1^{er} novembre 1936, le cardinal-archevêque de Buenos Aires, Mgr Copello, annonçait l'organisation d'une collecte, destinée à la reconstruction des lieux de culte détruits dans les premiers mois de la guerre civile, et chargeait Mgr Franceschi de superviser cette action¹³. Six mois plus tard, celui-ci partit donc en Espagne pour apporter les fruits des donations principalement effectuées

¹¹ On trouvera un aperçu général et quelques études de cas sur ces voyages rituels dans Quentin-Mauroy, D., « Les jeunes Argentins et le voyage rituel en Europe au milieu du XIX^e siècle », in Pailler, C. (dir.), *Les Amériques et l'Europe. Voyage – Émigration – Exil*, Toulouse, Service des Publications de l'Université de Toulouse-Le Mirail, 1985, p. 67-81. Cf. aussi les contributions consacrées à l'Amérique latine dans Kaspi, A., Marès, A. (dir.), *Le Paris des étrangers*, Paris, Imprimerie nationale, 1989.

¹² Cf. Devoto, F., *Historia de la inmigración en la Argentina*, Buenos Aires, Sudamericana, 2003. Et sur les mutations identitaires et transferts culturels que peuvent induire ces allers-retours entre l'Espagne et l'Argentine, voir Da Orden, M. L., *Inmigración española, familia y movilidad en la Argentina moderna. Una mirada desde Mar del Plata (1890-1930)*, Buenos Aires, Editorial Biblos, 2005.

¹³ Goldar, E., *op. cit.*, p. 41. Ces destructions furent effectivement nombreuses, notamment en 1936. À la fin de la guerre, on estime que 150 églises ont été entièrement détruites, 4 850 endommagées dont 1 850 plus qu'à moitié démolies (cf. Thomas H., *op. cit.*, p. 607).

par de grandes familles de Buenos Aires, dont le montant fut évalué à 600 000 pesetas – soit environ 250 000 francs – de l'époque¹⁴. Le voyage avait donc pour motif originel de manifester la solidarité du peuple argentin – ou du moins d'une partie de celui-ci – avec l'insurrection nationaliste contre le *Frente Popular*.

Choisi par la hiérarchie ecclésiastique en raison de la place institutionnelle et intellectuelle qu'il occupait au sein de l'Église argentine, Mgr Franceschi, en tant que directeur et chef de la rédaction de *Criterio*, était également un journaliste qui se plaisait à mettre en valeur la mission d'information dont il était porteur auprès de ses compatriotes. Une mission d'information d'autant plus importante que les mois de juillet, août et septembre 1936 avaient vu circuler de nombreuses rumeurs sur l'Espagne en guerre, faisant état d'exécutions sommaires de milliers de catholiques et d'une destruction systématique de tous les lieux de culte. Des rumeurs qui, notons-le au passage, furent décisives dans le ralliement immédiat et inconditionnel de presque tous les catholiques du monde à la cause franquiste. C'est donc là que résidait la seconde motivation du voyage de Franceschi : dresser un état des lieux aussi conforme que possible à la réalité grâce à une observation des événements *in situ*, afin de pouvoir ensuite restituer aux Argentins la simple vérité ; décrire, voir et donner à voir grâce à l'œil du témoin¹⁵. Invoquée à de nombreuses reprises par Franceschi avant son départ (dans les colonnes de *Criterio*, mais aussi dans de nombreux organes de presse), cette mission d'information – censée participer à la construction d'une opinion objective – laissa rêveuse la gauche argentine dans la mesure où Franceschi, s'il n'avait pas encore signé de son nom des textes ouvertement pro-franquistes, était explicitement mandaté pour apporter un soutien financier à Franco. Surtout, il avait déjà largement ouvert les colonnes de sa revue à quelques personnalités favorables à l'insurrection nationaliste, comme l'abbé Julio Meinvielle qui fut la grande figure de l'intégrisme argentin dans la seconde moitié des années 1960. Avant même qu'il n'ait eu lieu, la charge militante et idéologique du voyage était donc clairement perceptible.

¹⁴ *La Nación* (Buenos Aires), 7 mai 1937. Il s'agissait d'une somme relativement importante si on la rapporte au coût de la guerre tel qu'il fut estimé par le camp nationaliste : 30 milliards de pesetas (cf. Thomas H., *op. cit.*, p. 607).

¹⁵ Une posture qui présuppose l'altérité des sujets observés, « une ligne de démarcation entre le monde où l'on parle et le monde dont on parle, entre *eux* et *nous*, entre 'par-delà' et 'par-deçà' ». Cf. Hartog, F., *Le miroir d'Hérodote, Essai sur la présentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980 (notamment p. 259 et suiv.).

L'Espagne dans sa chair : l'expérience du voyage

Ce voyage ne se déroula pas à n'importe quel moment de la guerre d'Espagne. D'une part, il suivit de peu le bombardement de Guernica (26 avril 1937) qui toucha massivement des civils et marqua une étape importante dans l'engagement allemand aux côtés du franquisme. D'autre part, il fut exactement contemporain de la *Lettre collective de l'épiscopat espagnol*, rédigée par l'archevêque de Tolède et primat d'Espagne Mgr Goma y Tomás et rendue publique le 1^{er} juillet, une lettre dans laquelle l'Église d'Espagne prit fait et cause pour le soulèvement nationaliste et avalisa une lecture de la guerre civile en termes de « guerre sainte » et de « croisade »¹⁶. Enfin, Franceschi arriva au Pays Basque juste après la chute de Bilbao, éminemment symbolique dans la mesure où une grande majorité de Basques – « les plus chrétiens des Espagnols » – avaient pris fait et cause pour la République. Il s'agissait donc d'un contexte bien particulier qui contribue à expliquer la lecture que le directeur de *Criterio* donna de son séjour en Espagne.

Les quelque 50 jours passés par Franceschi en Espagne – dont trois semaines dans le Pays Basque précisément – furent ponctués par plusieurs moments forts, dont la rencontre avec Franco constitua le point d'orgue. Si l'on ne dispose pas de sources relatant cette entrevue destinée à remettre au *Caudillo* le produit de la collecte effectuée à Buenos Aires, on peut toutefois noter que Franceschi mit un soin méticuleux à faire diffuser dans la presse argentine le texte de remerciement pour « ce signe de véritable fraternité catholique qui nous émeut tous » adressé par Franco aux catholiques argentins¹⁷. Et l'on ne peut que souligner la vénération qu'il manifesta envers Franco dans ses écrits de retour, l'importance de la figure du *caudillo* dans l'imaginaire politique latino-américain n'étant sans doute pas indifférente à l'incarnation du Mouvement national tout entier dans la seule personne de Franco.

Autre point saillant du voyage de Franceschi : il constitua l'occasion d'observer sur le terrain ce qui n'était encore qu'un spectre ou un fantasme en Argentine dans les années 1930, à savoir les succès politiques du marxisme. En 1931, dans le contexte de la crise économique et sociale qui frappait durement l'Amérique latine, Franceschi avait exprimé l'angoisse des catholiques argentins face au risque d'une montée en puissance du communisme par une formule choc : « c'est Dieu ou Lénine », la seule question vraiment importante du moment étant de savoir si « le drapeau argentin flottera à l'ombre du drapeau rouge ou

¹⁶ Les termes de « guerre sainte » et de « croisade » n'apparaissent pas explicitement dans cette lettre, mais étaient communément utilisés par une partie de l'épiscopat espagnol et certains militaires nationalistes.

¹⁷ Cité par Quijada, M., *op. cit.*, p. 180.

non »¹⁸. Toutefois, le poids des partis d'inspiration marxiste en Amérique latine était encore à l'époque dérisoire. En ce sens, l'expérience espagnole, la visite d'églises détruites par les républicains, telle ou telle anecdote rapportant l'exécution sommaire d'un prêtre, furent autant d'éléments qui ancrèrent la phobie du communisme dans une réalité bien palpable et furent instrumentalisés dans le contexte argentin au retour du voyage.

Par ailleurs, ce voyage a été vécu par Franceschi à la manière d'une véritable expérience de guerre – ou du moins fut-il relaté et mis en scène comme tel. Dans les déclarations que le prêtre argentin livra à la presse internationale au moment d'embarquer pour rentrer à Buenos Aires, il affirma ainsi qu'il emportait avec lui « la plus haute décoration que puisse recevoir un homme de bien [...]. Je l'ai reçue à Guernica : c'est une blessure que m'a faite à la main droite la mitraille communiste »¹⁹. Il s'agit là d'un lieu commun des témoignages livrés par les Latino-américains qui s'engagèrent dans le camp franquiste. Parmi d'autres exemples, citons celui d'un médecin argentin qui rejoignit les insurgés au lendemain d'un séjour en France, et qui évoqua dans l'introduction de son journal de guerre son sentiment « d'admiration pour la geste réalisée par les soldats de Franco – l'une des pages les plus glorieuses de l'histoire de l'Espagne ; pour l'esprit de religiosité et de sacrifice des hommes de mon bataillon [...] avec lesquels j'ai partagé les trois années de guerre », des « années d'émotion profonde, sublimes et tragiques, années d'héroïsme et de compagnonnage sans égal »²⁰. Ces deux exemples suggèrent donc que le séjour en Espagne a permis d'insuffler à certains voyageurs ou combattants latino-américains une mystique de la guerre telle qu'on a pu l'analyser auprès de certaines catégories d'anciens combattants après la Première Guerre mondiale²¹, mais qui n'existait pas en Amérique latine puisque le sous-continent était presque complètement resté en marge du conflit des années 1914-1918²².

¹⁸ Cité par Zanatta, L., *Del Estado liberal a la Nación católica. Iglesia y Ejército en los orígenes del peronismo. 1930-1943*, Buenos Aires, Universidad Nacional de Quilmes, 1996, p. 67 et 75.

¹⁹ Lettre de J. Herbette à M. Peyrouton, 16 juillet 1937. Ministère des Affaires étrangères-Archives Diplomatiques de Nantes (MAE-ADN), ambassade de Buenos Aires, carton 28.

²⁰ Colmegna H., *Diario de un medico argentino en la guerra de España, 1936-1939*, Buenos Aires, Compañía de Editoriales y Publicaciones Asociadas, 1941, p. 7 et 286.

²¹ Mosse, G. L., *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Pluriel / Hachette Littératures, 1999.

²² Sur ce point, cf. Compagnon, O., Enders, A., « « L'Amérique latine et la guerre », in Audoin-Rouzeau, S., Becker, J.-J. (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, p. 889-901. Rares furent les engagés volontaires qui, à l'instar de Juan B. Homet (*Diario de un argentino soldado en la guerra actual*,

Enfin, le voyage s'apparenta à une redécouverte presque charnelle de la mère-patrie espagnole. Le renouveau des valeurs de l'hispanité tel qu'il s'était affirmé à partir des années 1920 était avant tout une rupture d'ordre intellectuel, alimentée par la remise au goût du jour d'écrivains et de philosophes espagnols, ou encore par une relecture positive de l'histoire coloniale argentine. En foulant la terre où naquirent les Rois Catholiques et d'où partirent les caravelles de Colomb, Franceschi donna à ce renouveau de l'hispanité une dimension physique – presque charnelle – que l'on observe aussi bien dans le lyrisme du discours que dans certaines provocations. Le lyrisme lorsque Franceschi, ne tarissant pas d'éloges sur les merveilles naturelles et les splendeurs architecturales qu'il a découvertes, évoquait au terme de son voyage l'Espagne éternelle, cette Espagne qui « ne peut pas mourir ni ne peut occuper une place secondaire. Elle est très grande et très noble, elle a souffert beaucoup et elle souffre une fois de plus dans la croisade contre la peste communiste. Mais elle s'est sauvée. Elle a sauvé l'univers. Comme elle sera grande dans peu de temps ! »²³. Les provocations lorsqu'il mentionna, au moment de s'embarquer pour Buenos Aires, « l'immense nostalgie » avec laquelle il allait perdre de vue les côtes espagnoles, qu'un journaliste lui fit remarquer qu'il était à Gibraltar et que Franceschi lui répondit : « je le répète, les côtes espagnoles »²⁴... L'incarnation du spectre communiste, l'expérience de la guerre et le retour dans le giron de la mère de toutes les nations hispano-américaines constituèrent donc les éléments clés de ce voyage qui entraîna chez Franceschi une véritable rupture politique, dont les répercussions furent importantes parmi les élites catholiques argentines.

Le nationalisme argentin à l'épreuve de la guerre civile espagnole

À son retour à Buenos Aires, la première préoccupation de Franceschi fut de rapporter les horreurs commises par les républicains et la geste salubre entreprise par le Mouvement national sous la houlette de Franco. Il avait d'ailleurs annoncé cette intention à son départ de Gibraltar en signalant qu'il exposerait dans son pays « la vérité crue et nue, peut-être un peu osée pour un prélat. Mais qu'y faire ? L'Argentine l'exige ainsi et je ne fais que remplir mon devoir de bon Argentin »²⁵. Ces déclarations avaient d'ailleurs inquiété l'ambassadeur de France en

Buenos Aires, Martín Schneider, s. d. – vers 1918), concurent la réalité des combats et tentèrent d'en véhiculer une mémoire en Amérique latine.

²³ Lettre de J. Herbette à M. Peyrouton, *op. cit.*

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.*

Espagne, Jean Herbette, mandaté par la diplomatie française pour maintenir l'isolement international des insurgés nationalistes, qui s'était maintenu d'écrire à son collègue de Buenos Aires les lignes suivantes :

Tout en ignorant la mesure dans laquelle Mgr Franceschi est prophète dans son pays, on est tenté de supposer que s'il raconte avec cette ardeur ce qu'il a vu pendant deux mois en Espagne, il produira une certaine impression sur le public et il contribuera ainsi à la reconnaissance du général Franco par le gouvernement argentin²⁶.

Et Herbette ne se trompait pas en prédisant cette propagande pro-franquiste, puisque l'ambassadeur de France à Buenos Aires écrivit au ministre des Affaires étrangères en septembre 1937 – soit environ un mois après le retour de Franceschi en Argentine :

Dans les conférences qu'il s'est empressé de donner, dès son arrivée en Argentine, Mgr Franceschi s'est montré un partisan exalté de la cause nationaliste espagnole. Il a, naturellement, obtenu le plus grand succès devant le public de mondains qui s'est précipité pour l'entendre à trois reprises différentes et qu'il a fortifiés dans leur admiration pour le chef révolutionnaire²⁷.

Outre les nombreuses conférences qu'il donna à son retour, Franceschi consacra la seconde moitié de l'année 1937 à livrer à la presse argentine des « témoignages vécus », destinés à convaincre l'opinion et le gouvernement de la justesse du combat nationaliste. Exemple parmi tant d'autres, ce texte paru dans *Criterio* le 12 août 1937 en réponse aux positions défendues par le philosophe français Jacques Maritain, qui refusait de penser la guerre civile espagnole comme une guerre sainte²⁸ : la légitimation du soutien résolu au franquisme s'appuyait d'abord sur les méfaits du communisme constatés en Europe, le risque totalitaire qu'incarnait la République espagnole et les dégâts moraux que celle-ci occasionnait – ainsi qu'en témoignaient ces « enfants de six-sept ans qui blasphèment sataniquement sans qu'on puisse les retenir, [ces] fillettes du même âge qui ont perdu l'ombre même de l'innocence et toute trace de pudeur »²⁹. L'expérience du voyage fondait ici le discours politique.

Par ailleurs, le séjour espagnol constitua une solution de continuité dans la trajectoire de Franceschi dans la mesure où il lui permit de s'ancrer explicitement dans le camp des partisans du franquisme et de

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Lettre de M. Peyrouton à Y. Delbos, 11 septembre 1937. CADN, ambassade de Buenos Aires, carton 28.

²⁸ Maritain avait publié « De la guerre sainte » dans la *Nouvelle Revue Française* le 1^{er} juillet 1937 (p. 21-37) et ce texte avait été traduit à Buenos Aires dès le mois suivant (« Sobre la guerra santa », *Sur*, 7^e année, n° 35, août, p. 98-117).

²⁹ Franceschi, G., « Posiciones », *Criterio* (Buenos Aires), n° 492, 12 août 1937, p. 350-352.

populariser en Argentine une lecture militante de la guerre civile espagnole. Première caractéristique de cette lecture, la guerre d'Espagne était pensée comme une croisade dans le prolongement historique de la glorieuse *Reconquista*, les communistes s'étant tout simplement substitués aux musulmans. Au fond, peu importaient les enjeux proprement politiques de la guerre, c'était du salut des âmes qu'il était question en dernier recours :

Dans cette guerre, il n'y a que deux forces qui s'opposent : l'une véritablement diabolique et qui synthétise tout ce qui est aversion au Christ, et l'autre qui, malgré les défaillances qui existent dans la meilleure des œuvres humaines, sert Dieu et permettra que les âmes s'élèvent jusqu'à lui [...] Devant choisir entre une victoire qui permet la vie des âmes et une autre qui condamne à la mort spirituelle non seulement la génération présente, mais encore, autant qu'il est possible de le prévoir, plusieurs générations futures, je préfère loyalement, franchement, ouvertement, la première³⁰.

Une interprétation que l'on retrouve d'ailleurs à l'identique chez le médecin évoqué plus haut, qui évoquait le « grand idéal patriotique et religieux qui anima les soldats de Franco »³¹. Seconde caractéristique, le rapport d'analogie établi entre le destin de l'Espagne et celui de l'Argentine :

Pour nous, la question espagnole n'est ni un sujet de discussions académiques ni une question de pure politique temporelle [...]. Aucun catholique de l'Amérique du Sud n'ignore que si les rouges triomphent en Espagne, notre continent se trouvera en très grave danger³².

Autrement dit, c'était le destin de l'Argentine – et même de l'Amérique latine tout entière – qui se jouait dans la bataille de l'Èbre. Ce réflexe analogique n'était pas une spécificité argentine ni même latino-américaine, puisque l'on sait qu'il a également déterminé en partie la réception de la guerre civile espagnole en France. Toutefois, alors que les fondements de l'analogie résidaient en France dans la proximité géographique et la similitude des contextes politiques, ils reposaient plutôt en Amérique latine sur l'idée d'une communauté de destin avec l'Espagne, une idée héritée de la période coloniale, réactivée par le renouveau des valeurs de l'hispanité et sacralisée chez Franceschi par l'expérience physique du voyage dans la péninsule. En 1939, l'historien Ernesto Palacio résuma efficacement cette idée de communauté de destin que la guerre d'Espagne avait contribué à renforcer en

³⁰ *Ibid.*

³¹ Colmegna, H., *op. cit.*, p. 8.

³² Franceschi, G., « Posiciones », *op. cit.*

écrivait : « nous avons une manière particulière d'être espagnols qui a changé de nom et qui se dit être argentins »³³.

Le voyage en Espagne conduisit par conséquent Franceschi à radicaliser sa position sur la guerre en devenant l'un des principaux zéloteurs argentins du franquisme. Il entra dans l'arène politique et militante au mépris des consignes pontificales du moment, Pie XI n'ayant cessé depuis son accession au pontificat d'en appeler à une stricte différenciation des plans temporel et spirituel. Et il acquit ainsi une place de choix au sein du nationalisme argentin auquel il apporta, par ses récits, la mystique guerrière qui lui faisait défaut par rapport aux nationalismes européens du moment³⁴.

Cas relativement isolé en 1937, le voyage de Franceschi revêtit enfin une dimension pionnière si l'on considère l'émergence d'un tourisme de guerre à destination de l'Espagne à la fin des années 1930. Alors que la guerre n'était pas encore terminée, le gouvernement franquiste adressa en effet, à destination des Argentins qui avaient sympathisé avec la cause du Mouvement national, la proposition d'une croisière dans l'Espagne éternelle en passe de resurgir des décombres, assortie de nombreuses visites comme celles de « musées consacrés à la guerre et à l'antimarxisme »³⁵. Parurent alors dans la presse argentine proche du franquisme des avis publicitaires invitant à un voyage politico-touristique baptisé « Première croisière bleue en Espagne », qui n'est pas sans rappeler ce que l'on connut au même moment dans l'Italie mussolinienne :

Découvrez une nouvelle Espagne [...] Ne manquez pas l'heure de la victoire. Parcourez les merveilleux paysages d'Andalousie et le nord espagnol. Mais joignez-vous aussi à l'émotion de l'Espagne en contemplant ses Généraux, en regardant défiler ses soldats héroïques encore couverts de la pous-

³³ Palacio, E., *La historia falsificada*, Buenos Aires, Difusión, 1939 (cité par Zuleta Alvarez, E., *El nacionalismo argentino*, Buenos Aires, Ed. La Bastilla, t. 1, 1975, p. 354).

³⁴ Sur le nationalisme argentin dans le contexte particulier des années 1930, cf. Halperin Donghi, T., *La Argentina y la tormenta del mundo. Ideas e ideologías entre 1930 y 1945*, Buenos Aires, Siglo Veintiuno Editores Argentina, coll. "Historia y Cultura", 2003 ; Buchrucker, C., *Nacionalismo y peronismo. La Argentina en la crisis ideológica mundial (1927-1955)*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1987 ; Zuleta Alvarez, E., *El nacionalismo argentino*, Buenos Aires, Ed. La Bastilla, 2 vol., 1975.

³⁵ Cité par Quijada, M., *op. cit.*, p. 190. Sur les liens entre tourisme et propagande, cf. par exemple Taina Syrjamaa, *Visitez l'Italie. Italian State Tourist Propaganda abroad 1919-1943. Administrative Structure and Practical Realization*, Turku, Turun Yliopisto, 1997 (notamment p. 314 et suiv. sur les liens entre tourisme et guerre).

sière des tranchées mais chargés de gloire et de lauriers. Visitez les champs de bataille aux premières heures de la paix³⁶.

Cette croisière eut lieu quelques mois plus tard : très symboliquement, le bateau affrété pour transporter les voyageurs fut le Cabo San Antonio, navire espagnol qui était arrivé à Buenos Aires en octobre 1936 chargé de républicains fuyant la guerre, qui avait été au cœur d'une polémique à propos du droit d'asile en Argentine et dont le gouvernement argentin fit cadeau au représentant de Franco à Buenos Aires à la fin de la guerre.

En guise de conclusion

En traversant l'Atlantique à destination de l'Espagne, Franceschi convoquait de multiples figures du voyageur qui se superposèrent et s'entremêlèrent au point de brouiller le statut de la relation du voyage. Face aux rumeurs de toutes sortes qui circulaient durant les premiers mois du conflit, le journaliste soucieux de rapporter la réalité des faits à ses concitoyens observa et vécut la guerre civile au plus près, dans la posture du *reporter*. Hanté par le péril rouge et la crainte d'un matérialisme qui viendrait saper les fondements identitaires de l'Amérique latine, le catholique vit dans le soulèvement nationaliste une réminiscence des croisades et se fit *missionnaire* en offrant à Franco l'aide matérielle du peuple argentin. Dans le contexte du renouveau de l'hispanité, l'Argentin redécouvrit l'âme majestueuse de l'ancienne métropole coloniale, en sillonna les provinces et se fit ainsi *pèlerin*. De retour à Buenos Aires, les multiples récits de ce périple exaltèrent la geste franquiste et convertirent Franceschi en un voyageur *militant*.

En outre, le voyage en Espagne dota le renouveau de l'hispanité qui s'affirmait parmi les élites latino-américaines de l'entre-deux-guerres d'une dimension matérielle, physique, charnelle. Dès avant la Première Guerre mondiale, Manuel Gálvez (1882-1962) avait rapporté de ses séjours espagnols la mémoire de la relation privilégiée qui avait uni les provinces du Rio de la Plata à la péninsule Ibérique et contribué à la

³⁶ *Orientación Española* (Buenos Aires), n° 34-35, janvier 1939. La croisière était organisée par le *Servicio Nacional de Turismo Español*, sous le patronage et avec la collaboration des *Legionarios Civiles de Franco*. Les *Legionarios Civiles de Franco* fut la plus importante institution créée en Argentine afin de recueillir des aides en faveur du camp franquiste ; elle comptait 8 100 membres en mai 1938. L'un des premiers objectifs était de financer la construction d'orphelinats à destination des enfants dont les parents étaient morts au service de la cause nationaliste (cf. Quijada, M., *op. cit.*, p. 187 et suiv.).

réévaluation du passé colonial dans l'Argentine³⁷. En 1937, le voyage de Franceschi s'inscrivait dans la même logique de réinvention de l'identité hispanique en Argentine et de redécouverte de soi au travers d'un même initialement présumé autre. En 1905 et 1910, Gálvez avait toutefois parcouru une Espagne vaincue, dépossédée de ses ultimes colonies américaines après la défaite de 1898, démoralisée et peu susceptible de s'offrir en modèle à l'Amérique latine. À l'inverse, l'expérience de la guerre civile apparut chez Franceschi comme l'aube d'une régénération à laquelle les anciennes colonies espagnoles se devaient d'être partie prenante.

³⁷ Cf. Quinziano, F., « Manuel Gálvez : la Argentina del Centenario y la 'nueva raza latina' », *RILCE. Revista de Filología Hispánica* (Pamplune), n° 18-1, 2002, p. 87-96. Ainsi que l'essai publié par Gálvez en 1913 à Buenos Aires, *El solar de la raza*.